

## **La gauche littéraire de New York, par Alan Wald**

*CLT, numéro 47, janvier 1992.*

Au cours des dernières années, c'est devenu une obligation que de commencer un compte rendu des livres consacrés aux lettrés politiques qu'on a appelés "*les intellectuels de New York*", avec cette remarque que le sujet a fait boule de neige et s'est élargi, étendu à un domaine important des études culturelles aux Etats-Unis. La dernière décennie des études universitaires portant sur ce réseau a poussé des critiques blasés à se plaindre que la route du trotskysme au néo-conservatisme était maintenant suffisamment balisée par les auteurs de thèses. On pense même de plus en plus que la réputation de ce groupe d'auteurs va bientôt être surfaite, si ce n'est pas déjà le cas.

Mon opinion personnelle est que le sujet est loin d'être épuisé. Les études universitaires jusqu'à présent n'ont pas encore pleinement rendu justice à la migration de ce groupe talentueux d'anciens apprentis révolutionnaires à travers les dilemmes culturels et politiques centraux de notre époque. Nombre des problèmes, qui ont rendu perplexes et désorienté les intellectuels de New York, nous hantent encore ; certains exigent une solution plus urgente que jamais. C'est pourquoi l'importance de ce groupe découle autant de ses échecs intellectuels que de ses réalisations

Plus précisément, il faut voir une source importante de la fascination durable des intellectuels de New York dans plusieurs questions restées sans réponses. Elles comprennent des propositions sur le rôle des intellectuels "*engagés*" du monde contemporain : les fonctions émancipatrice et répressive de la culture, les antinomies d'universalisme et de l'identité ethnique (généralement juive); et le caractère politique des sociétés postrévolutionnaires dans le monde économiquement sous-développé.

Pour résumer brièvement. L'expression "*Intellectuels new yorkais*" ne fait pas référence à tous les intellectuels faisant leur carrière à New York mais seulement au réseau autour de la revue *Partisan Review* dans le milieu des années trente. Inspirée par Philip Rahv, Lionel Trilling, Sidney Hook, Mary McCarthy et autres, cette coterie informelle mélangea initialement le marxisme anti-stalinien de la variété trotskyste avec une approbation sélective du haut modernisme représenté par Joyce et Eliot. Après la "Grande Dépression", ce groupe renonça peu à peu à la politique d'extrême-gauche en atteignant après la guerre une prééminence intellectuelle qui a duré jusqu'à présent.

La plupart des intellectuels new yorkais ont commencé comme partisans de la classe ouvrière industrielle et agricole aux Etats-Unis et à l'étranger mais ont terminé en partisans d'une "*indépendance*" discutable, auto-proclamée que quelques critiques (y compris quelques-uns du groupe) ressentent comme un masque pour l'adaptation à une structure de domination dans laquelle ils avaient accumulé les privilèges. Ils ont commencé leur trajectoire littéraire distincte en dénigrant la manipulation stalinienne de la culture, mais à l'exception de Leslie Fiedler, rejoignirent la tradition patriarcale euro-centrique de l'élite comme norme universelle. Ils souscrivirent d'abord à une identité internationale, puis, à des degrés divers, tombèrent soit dans le particularisme juif, soit dans l'exceptionnalisme israélien. Finalement, ils lancèrent leur critique du communisme soviétique en faisant une distinction rigoureuse entre les traits progressistes et les traits réactionnaires d'une formation sociale complexe, tout cela dans le cadre de la prépondérance de leur anticapitalisme et de leur vision anti-impérialiste du monde, mais seulement pour succomber dans les années 1950 aux vulgarités des idéologies d'Etat américaines d'"*anti-totalitarisme*" et d'"*anticommunisme libéral*".

Les réalisations intellectuelles de ce groupe sont très variables Mais aucune des contributions individuelles n'a jusqu'à présent la solidité ni la plénitude que l'on trouve, par exemple, dans la vie et l'œuvre de contemporains britanniques comme Raymond Williams et E.P. Thompson. L'héritage culturel du principal critique du groupe, Lionel Trilling, pâlit en pouvoir et substance à côté de celui de W.E.B. Du

Bois. La théorisation littéraire marxiste de Philipp Rahv, malgré l'éclat rhétorique de certains passages et paragraphes, est risible à côté de celle de Georg Lukacs.

Le romancier le plus célèbre du groupe, Saul Below, est prolifique et de toute évidence admiré par une bonne partie des lecteurs et par ceux qui donnent le prix Nobel ; pourtant ses personnages fictifs "*symptomatiques*" comme Henderson et Sammler n'ont ni la profondeur ni l'énergie de Maman, Pilate ou Sula de Toni Morrison. Hannah Arendt, Edmund Wilson, et Leslie Fiedler sont tous des voix brillantes, mais ils sont aussi railleurs et excentriques, avec chacun un ou deux aspects "*dingo*" désolants. Irving Howe et Alfred Kazin sont des critiques humains, rationnels, et consciencieux dans leur métier, mais quelle qu'ait été leur influence à travers le *New York Times Review* et le *New York Review of books*, ils n'ont que peu contribué aux réévaluations culturelles en cours dans la nouvelle génération de chercheurs en littérature.

Ce n'est pas que les œuvres des intellectuels de New York soient négligeables ; ce que je dirais plutôt, c'est que l'intérêt actuel pour la vie et l'œuvre des intellectuels de New York ne révèle pas d'adulation. De mon point de vue, l'histoire des intellectuels de New York a une valeur primordiale pour ce qu'elle nous apprend de l'éternel problème des responsabilités sociales et politiques de la critique culturelle dans la dernière période du capitalisme.

Bien sûr, la problématique de l'"*engagement*" (qui est, un choix conscient dans le ralliement de chacun, par opposition à un alignement de facto avec les forces sociales avec lesquelles tous les acteurs humains ont une relation) a été étudiée sous différentes formes. Ce qui distingue la façon dont elle s'est incarnée à travers l'expérience des intellectuels de New York, est la façon dont l'effort du groupe pour choisir scrupuleusement la forme d'engagement élève l'enquête à un niveau supérieur de complexité.

Par exemple, ce qui a marqué ce groupe à ses débuts, au milieu des années 1930, fut sa rupture clairvoyante avec la forme soviétique de "*communisme*" ou quelque autre idéologie d'Etat, et son refus de subordonner ses jugements sur la littérature difficile des auteurs réactionnaires, au critère politique du réflexe rotulien. Ainsi, dès le début de leur carrière de maturité, ces intellectuels avaient déjà accédé à une place que nombre de leurs contemporains, non moins talentueux, n'avaient pas encore atteinte.

Deuxièmement, les intellectuels de New York sont devenus un groupe qui a expérimenté de façon particulièrement aigüe, le sort qui attendait la plupart des intellectuels radicaux dans les sociétés industrielles avancées, dans une période de stabilité politique et de consolidation économique. En dépit de protestations contraires, la plupart se sont incorporés à différents degrés dans ce que Louis Althusser appelle de façon provocatrice les "*appareils idéologiques d'Etat*". C'est-à-dire, que les individus, qui, dans les années 1950, devinrent les intellectuels de New York (pendant les années 1930 et dans quelques cas pendant les années 1940, la masse d'entre eux se considérant simplement comme des communistes anti-staliniens), se distinguaient en premier par leurs origines d'outsiders culturels, politiques et dans certains cas ethniques (juifs). Néanmoins, dans la période d'après-guerre, ils expérimentèrent, et pour la plupart d'entre eux, succombèrent à toutes les tentations de rejoindre le système qu'ils s'étaient autrefois engagés à transformer. Bien sûr, il y a de grandes différences d'un cas à l'autre, mais ce que nous voyons le plus souvent dans l'histoire collective des intellectuels de New York, c'est une étonnante série de bonnes raisons pour abandonner une promesse juvénile d'interpréter le monde du point de vue des exploités et des opprimés - ceux qui "*n'avaient rien*" au lieu de ceux qui "*avaient*".

En même temps, à travers la plupart de ces bonnes raisons, une revendication persistait : chacun assurait être resté fidèle aux valeurs initiales. Sauf quelques exceptions, les révolutionnaires renégats assurent que leurs changements de comportement et de positions politiques ne sont pas la conséquence d'un besoin de justifier le système social qui est venu de façon inattendue leur apporter tant de privilèges (que ce soit le coût pour les autres). Ils disent plutôt que ces changements se justifient par les mutations de la vie politique du monde qui ont par hasard correspondu à la propre montée en puissance et en influence de leur groupe dans l'establishment culturel. De ce fait, le système dont ils bénéficient

maintenant personnellement devait être traité avec délicatesse, sinon une gratitude absolue. Le changement de la part des intellectuels de New York, du révolutionnarisme à la réconciliation, ils le justifient par le fait que le communisme a montré qu'il était la barbarie, le capitalisme s'est montré capable de se réformer, la classe ouvrière s'est montrée incapable d'une action progressiste, le modernisme a révélé une tendance à induire le nihilisme : etc...

Beaucoup d'entre nous s'accorderaient sur le fait que les nouvelles réalités du monde d'après la deuxième guerre mondiale imposaient un réajustement radical de toute la critique de gauche antérieure. Mais le revirement de la masse des intellectuels de New York, son passage d'une pratique politique qui, en dépit de quelques nouvelles étiquettes, soutenait les structures politiques et sociales même qui les avaient conduits à d'abord à gauche est un problème tout autre. L'hypocrisie de cette position apparut plus dramatique encore quand, dans les années 1980, Sidney Hook insistait toujours sur le fait qu'il était fidèle à ses idéaux "socialistes" alors qu'il soutenait Nixon, puis Reagan, pour la présidence !

Trois nouveaux livres savants, riches et caractéristiques, révèlent les dernières avancées mais aussi des échecs conceptuels désolants de la part d'universitaires qui sont aux prises avec ce phénomène. *The Rise of the New York Intellectuals* de Terry A. Cooney est l'étude la plus minutieuse que nous ayons jusqu'à présent, d'une phase précise (1934-45) du développement du groupe. *After the Revolution* de Mark Shechner est une exploration brillante, tout à fait particulière, des intérêts psychanalytiques et des liens avec les traditions intellectuelles juives de plusieurs membres du groupe, dont le portrait est tracé dans une étude qui traite aussi de figures parallèles comme Allen Ginsberg et Philipp Roth. *American Writers and radical politics* d'Eric Homberger renforce notre compréhension, à travers la présentation d'une recherche originale sur la plus large gauche littéraire, de la tradition politico-culturelle dont les intellectuels de New York sont une composante importante.

Ce qui est admirable et impressionnant dans l'étude par Terry A. Cooney de onze ans d'évolution des intellectuels de New York, c'est l'analyse claire et systématique qu'il consacre à un groupe de textes bien choisis. Cooney ne traite pas seulement des grands essais familiers des publications de pointe, mais des rubriques, des lettres, et de quelques matériaux inédits. De plus, bien qu'il accorde une attention très poussée aux milieux juifs de bien des personnages-clés, il ne commet pas l'erreur - comme Alexandre Bloom dans *Prodigal Sons : The New York Intellectuals and their World* (1968) - de réduire tout le phénomène des intellectuels de New York à l'expression de la mobilité vers le haut des Juifs américains. Les remarques de Cooney à cet égard sont instructives : "*L'argument présenté ici va soutenir que la judaïcité n'était ni le facteur central déterminant ni un facteur dénué de sens pour les membres du cercle Partisan Review . L'attitude de ceux qui étaient juifs envers leur judaïté peut être le mieux comprise comme une expression de la perspective cosmopolite qu'ils avaient adoptée.*"

En parlant du "*cosmopolitisme*", cependant, Cooney fait aussi son possible pour proposer là une catégorie fondamentale, pour comprendre et évaluer les intellectuels de New York. Il réussit à démontrer que le concept de "*cosmopolitisme*" peut offrir un cadre narratif clair autorisant le réexamen d'épisodes révélateurs de l'histoire de la revue. Cependant, il n'y a pas grand-chose de conceptuellement nouveau par rapport à la première et toujours solide histoire de *Partisan Review, Writers and Partisans* de James B. Gilbert (1968).

Au début de *The Rise of the New York Intellectuals*, Cooney fait brièvement référence à Gilbert, caractérisant le livre de son prédécesseur comme un "*survol*" et assurant que "*le présent exposé partira de [lui], et d'autres études partielles ou inédites, à travers l'accent mis sur quelques-uns des thèmes interprétatifs discutés plus loin*". Je ne puis cependant convenir que le livre de Gilbert soit un "*survol*" ; j'ai toujours considéré qu'il offrait une analyse approfondie, et pas fondamentalement différente de celle que suggère Cooney vingt ans plus tard. Toutes deux dépeignent *Partisan Review* comme un centre internationaliste de vie intellectuelle à la fin des années 30, qui a perdu la vitalité de sa vision vers le

milieu des années 40. Aucun des deux cependant ne veut adopter quelque version que ce soit du socialisme révolutionnaire du Partisan - la source de cet internationalisme salutaire - comme une perspective viable pour les années de Guerre Froide et d'après. Et aucun chercheur, pendant cette période difficile, n'offre même l'ébauche la plus rudimentaire d'une stratégie alternative pour une intervention politico-culturelle réussie.

En fait, le livre de Cooney a surtout de la valeur parce qu'il adhère généralement à la chronologie rigoureuse et à la perspective thématique du livre de Gilbert. Alors que Cooney ne s'essaye jamais à corriger les défauts primaires de Gilbert - Gilbert admet en toute franchise qu'il n'a pas de réponse pour les années 1950, tandis que Cooney esquive le problème en terminant sa narration sept ans plus tôt - il complète *Writers and Partisans* d'une manière significative en offrant de nouveaux détails sur les rapports personnels, et quelques interprétations utiles des essais littéraires dont Gilbert n'a pas traité.

Néanmoins, le livre est affaibli par l'échec de Cooney à interroger attentivement sa propre catégorie assez abstraite, de "*cosmopolitisme*". Le terme est célébré par Cooney comme l'objectif pluraliste, que les rédacteurs de Partisan ont cherché à atteindre, qu'ils ont très brièvement saisi avant de lâcher prise. Mais cette étiquette de "*cosmopolitisme*" se doit de frapper au moins partiellement les chercheurs contemporains en tant que terme codé pour une élite, la culture patriarcale euro-centrique. Il est vrai, que c'est un héritage positif que nous avons tous reçu des rédacteurs de *Partisan*, cette opposition du "*cosmopolitisme*" à l'étroitesse du provincialisme américain, au vulgaire critère politique du "*mouvement littéraire prolétarien*" du début des années 1930, et du sentimentalisme banal du Front Populaire d'après 1935. Mais le "*cosmopolitisme*" de ce type doit aussi être compris comme un pont idéologique de retour vers la société à laquelle les rédacteurs du *Partisan* prétendaient s'opposer.

Au-delà d'une analyse intelligente des essais littéraires du point de vue avantageux du "*cosmopolitisme*", Cooney n'est pas parvenu à développer les nombreux autres éléments qui faisaient partie du génie propre du cercle de *Partisan*. Pour lui, de façon réductrice, leur politique fut un "*anti-stalinisme*" qui était, d'abord, radical, puis, plus tard, de la variété Guerre Froide. Ou bien il n'est pas capable, ou bien il n'est pas intéressé par le développement des composantes spécifiquement marxistes, léninistes, trotskystes et même pragmatistes de leur critique politico-culturelle en évolution, et il réduit et parfois sabote l'histoire de quelques-uns des épisodes politiques qui jouent un rôle important à l'arrière-plan influent dans l'histoire de cette revue.

*After the Revolution* de Mark Shechner, organisé, de façon moins incisive, est de loin plus original. Mais il est aussi beaucoup plus éloigné des sources primaires cruciales, dans l'utilisation desquelles Cooney atteint un haut niveau. Si nous avons des raisons de faire confiance à nombre de ses conclusions centrales, le livre de Shechner pourrait éventuellement être une percée importante un locus classicus non seulement pour l'étude des intellectuels de New York, mais aussi pour notre compréhension de "*l'imagination judéo-américaine*" dans son ensemble. Le problème est de savoir dans quelle mesure on peut croire à la rigueur des spéculations et conclusions de Shechner à propos des motivations et activités de tel ou tel auteur.

Je ne mets pas du tout en question ici l'"*intégrité*" de l'auteur, mais une méthode qui n'a que peu de contrôles et un contexte étroit. (Il y a peut-être aussi un problème d'intégrité de l'éditeur. La majeure partie de son livre est parue précédemment dans des comptes rendus d'essais et de livres, dans des revues familières à ceux qui partagent les centres d'intérêt de Shechner comme *Salmagundi*, *The Nation*, et *Partisan Review*. Pourtant, pas un seul remerciement, ou permission, n'est mentionné où que ce soit dans cette édition).

Au début, Shechner explique d'entrée que son livre n'est pas une histoire mais "*une séquence de fenêtres discrètes sur une histoire*"; non un "*survol*" mais "*l'arc d'une émotion, une longue ellipse lente de pensée, qui m'a conduit d'intuitions informes à travers une histoire embrouillée vers des conclusions*

*particulières*". Ces extraits démontrent non seulement l'irrésistible voix personnelle qui dirige ses pas à travers l'ouvrage, mais aussi l'élégance de la prose de Shechner.

Comme Cooney, Shechner choisit de travailler avec une thèse générale, entièrement plausible, mais complètement abstraite. Qui ne serait d'accord que, après les années trente, beaucoup d'auteurs judéo-américains se tournèrent vers eux-mêmes, pour des projets personnels de régénération qui eurent des conséquences ambiguës ?

Plus douteuse est la description par Shechner de la tradition littéraire juive caractéristique : "*Quel livre juif d'importance, de la Bible à The Interpretation of Dreams, n'a pas été une querelle entre la mémoire et le désir, entre la mélancolie, le souvenir et la nostalgie prophétique...?*" Je trouve que cette description ne correspond pas à beaucoup de livres majeurs judéo-américains, comme *The Unpossessed* de Tess Slesinger, et *The Middle of the Journey* de Lionel Trilling. La description semble très adaptée à une bonne partie d'une littérature majeure, par des non juifs-américains - *The Waste Land* par T. S. Eliot, *The Sun also Rises* par Ernest Hemingway, *A World I never made* par James T. Farrell, et *Invisible Man* par Ralph Ellison, pour en nommer quelques-uns. Il est certainement raisonnable de plaider en faveur de quelques traits littéraires de Juif ou de Juif-Américain, mais ces traits doivent être démontrés dans quelque sorte de contexte comparatif, avec des contrôles - pas purement et simplement affirmés à force de rhétorique. Depuis la publication de *The Ethnic Myth* (1978), de Stephen Steinberg, tous les chercheurs travaillant sur l'ethnicité se doivent d'être vigilant face aux dangers d'attribution de traits distinctifs à l'expérience judéo-américaine, qui sont réellement partagés par d'autres et peuvent même trouver leurs origines ailleurs.

Les phrases magiques de Shechner sont si merveilleusement provocatrices qu'il est difficile de ne pas tomber sous leur charme. De Trilling, il écrit : "*Son type d'anglophilie, on s'en doute, était une sorte de judaïsme à l'envers après tout, le roman sa Torah et la critique son commentaire*". Sur Kazin, "*un funambule accompli, faisant une synthèse originale de Wineburg et Williamsburg en drapant ses rêves américains dans des plis de mélancolie baltique*". De Howe : "*[un] rebelle conscient de l'être, ne s'envolant du monde de son père dans sa jeunesse que pour se plier à son autorité - maintenant devenue son charme - à l'âge mûr*".

Pourtant, à la réflexion, il ne me semble qu'aucune de ces caractérisations saisissantes et mémorables ne sonne juste dans le contexte de la pleine texture et complexité de la vie et de l'œuvre de ces écrivains accomplis ; en fait, chaque caractérisation est au moins partiellement trompeuse. Trilling a sans doute un fort penchant anglophile, mais il a consacré autant d'attention à Freud, Hegel et Marx, et ses écrits sur la poésie, la culture de masse et sa propre fiction, ne doivent pas être occultés par une fixation sur ses explorations du roman. Kazin a peut-être mélangé Winesburg et Williamsburg pour un moment fort dans *A Walker in the City*, mais ce mélange est réduit dans les deux autres volumes de sa biographie et se trouve totalement rapetissé par son identification continue avec la littérature classique américaine. Howe, bien sûr, a écrit avec nostalgie et affection sur l'expérience des Juifs américains de New York dans *World of Our Fathers*, mais il n'est pas revenu à la foi familiale ; il reste athée impénitent et socialiste, et le restera probablement jusqu'au bout.

Le problème, ici, est un excès d'interprétations psychologiques sans fondements, et la volonté de sacrifier la subtilité s'il y a une chance d'enfoncer le couteau. Kazin, Fielder et Howe, nous a-t-on appris, ont écrit *On Native Grounds, Love and Deah in the American Novel*, et Sherwood Anderson, "*par désir de coller un timbre yankee d'approbation de leurs révoltes juives*". Il est même suggéré que le décès d'Isaac Rosenfeld relevait plus de l'acte de volonté que de la malchance biologique : "*La mort prématurée de Rosenfeld d'une crise cardiaque fut l'accomplissement de la logique impossible de ces dernières années, une mort, on pourrait penser, d'un cœur brisé*".

En bref, les propositions et critères de Shechner ne me semblent pas déborder d'une familiarité précise et de "*sentiment*" pour ses sujets, particulièrement pas d'empathie pour le sérieux de leurs engagements politiques. Ceci permet un élan rhétorique injustifiable pour ceux qui sont plus enracinés dans le "*fait*". Les problèmes causés par une telle liberté se voient clairement dans le portrait détaillé de Rosenfeld, probablement le personnage central de l'étude, et le seul auquel Shechner ait consacré une recherche de première main. Shechner prétend que Rosenfeld était "*un féroce moraliste du plaisir, gourmand d'explorer les voies de la sensation, même face à la culpabilité, la honte, la certitude de l'échec, présentes à chaque nouvelle percée*". Il assure, également, que, contrairement à l'équipe de Commentary de Nathan Glazer, Irving Kristol, et Robert Warshaw, Rosenfeld "*n'a jamais fait la paix avec le Rêve américain*". Malheureusement, il est impossible de saisir exactement ce que Shechner entend par ses deux assertions. Quels étaient les expériences sensuelles et les "*percées*" auxquelles Rosenfeld se consacrait ? Rencontres sexuelles avec beaucoup de femmes ? Avec des prostituées ? Avec des hommes ? Des enfants ? Des animaux ? Utilisa-t-il de la drogue ? Il est difficile de savoir si Shechner manque d'informations ou si, pour une raison quelconque, il préfère garder secrets les détails cruciaux. De même, l'affirmation générale de l'intégrité uncompromised n'est pas très utile pour ceux qui cherchent un guide moral dans un monde ambigu. Après tout, Rosenfeld est mort assez jeune (38 ans), et il est loin d'être évident qu'il n'était pas en route, personnellement et tardivement, pour les mêmes accommodements, une fois de plus, que quelques-uns de ses contemporains. De plus, Shechner ne nous donne aucun critère par lequel juger s'il avait ou non fait la paix avec le "*Rêve américain*".

Il y a assez d'aspects ennuyeux dans *American Writers and Radical Politics* de Eric Homberger pour souhaiter que ce livre soit substantiellement revu et corrigé pour que ses parties les plus intéressantes puissent recevoir plus d'attention qu'elles n'en recevront probablement tel qu'il est à présent. Premièrement, le cadre chronologique du livre, 1900-1939, n'est pas heureux. Nous sommes une fois de plus condamnés à une halte bruyante sur cette année familière avec l'arrivée des nouvelles décevantes du Pacte Hitler-Staline. Et pourtant, il devrait être clair maintenant que toute l'importance des réalisations avancées et des points faibles des quatre premières décennies du XXe siècle, ne peuvent être comprises qu'à la lumière des lendemains de la deuxième guerre mondiale.

Un deuxième problème a trait aux quelques revendications prétentieuses sur la jaquette du livre et dans la préface. Selon elles, nous sommes censés croire que pour les dernières vingt-cinq années (vraisemblablement depuis la parution de *Writers on the Left* de Daniel Aaron), le monde de la recherche a travaillé sous la fausse impression que tous les écrivains de gauche étaient des fanatiques idéologiques, baignant dans le sectarisme de la doctrine marxiste. Homberger est venu nous éclairer : "*Ils n'étaient pas dupes ni victimes d'une idéologie étrangère : même dans leur socialisme ou leur communisme, les écrivains américains étaient toujours américains, imprégnés d'assomptions populistes, individualistes et démocratiques. Ils ont rarement trouvé que l'engagement politique était une affaire simple. S'il y a un point que cette étude mette en lumière, c'est que les auteurs, discutés sont équivoques à propos de leur radicalisme, mais pas dogmatiques*".

Il est simplement inexact et injuste d'attribuer de telles idées à Aaron et à des chercheurs postérieurs, ou, pour cette question, à son prédécesseur Walter Rideout dans *The Radical Novel in the United States* (1956). De plus, il y a eu un certain nombre d'études dans les années 1970, qui soulignaient particulièrement les thèmes que Homberger revendique comme siens ; le cas le plus fameux est l'essai de Warren Susman, "*The 1930s*", et *Radical Visions and American Dreams* (1973). En construisant ce mythe, Homberger retarde le débat universitaire, fournissant des idées familières et devenues conventionnelles pour ceux qui travaillent sur le terrain, plutôt que d'avancer sur le terrain de nouveaux concepts.

Le troisième et le plus sérieux défaut de ce livre est structurel. La préface propose une explication plausible pour l'organisation de l'étude : Homberger veut couvrir trois générations d'auteurs radicaux, chaque génération occupant deux chapitres et le tout est suivi de trois annexes. Le livre se lit comme s'il

y avait six essais indépendants avec seulement un vague lien thématique entre eux. Il m'est difficile de comprendre pourquoi les éditeurs n'ont pas réclamé un développement interne, des renvois entre les essais.

Mais la conscience de telles lacunes ne doit pas occulter les importantes contributions du livre. Premièrement, alors que la perspective n'est pas aussi originale qu'on le proclame, elle est appropriée et permet de présenter les traits humains des auteurs et de leur travail - particulièrement le portrait éclatant du radicalisme patricien d'Edmund Wilson. De plus, Homberger a une meilleure compréhension, et porte un plus grand intérêt aux idées politiques marxistes de ses sujets que Cooney ou Shechner, et au moins trois de ses essais frappent par l'originalité de la recherche originale, présentée de façon compétente.

Le premier est centré sur la réponse des intellectuels de Greenwich Village au massacre des mineurs de charbon de 1914 à Ludlow, Colorado. Homberger démontre comment et pourquoi cet événement a joué un rôle puissant dans la transformation de la pensée de Max Eastman et John Reed. Homberger compare son impact à celui qu'eut Barcelone en 1937 sur la vision du socialisme de George Orwell.

*"Ecrivains prolétariens du club John Reed"*, une version pour revue qui a quelque chose d'un statut *"classique"* chez nombre d'entre nous qui travaillons sur le terrain, fournit un contexte pour la compréhension des étapes à travers lesquelles s'est développé le débat sur la littérature prolétarienne apportant quelques-unes de ses finesses à la vie, d'une façon qui réfute les parodies qui servent à rejeter. Néanmoins, en voyant l'essai sous forme de livre, on peut regretter qu'il n'ait pas été considérablement développé en plus de dix ans. Le corps de l'essai reste essentiellement de la citation de source de deuxième main (comme *New Masses* et *International Literature*), et les descriptions des activités du club de John Reed sont principalement tirées de reportages publiés dans des journaux. Excepté pour les grands noms familiers - Michael Gold, Max Eastman, et Joseph Freeman - le nombre des militants reste inconnu. Qui ils étaient, ce qu'ils croyaient individuellement, ce qu'ils avaient accompli, et ce qui leur est finalement arrivé, reste un mystère que quelqu'un d'autre devra résoudre.

*"Communistes et objectivistes"* semble aussi être un reste d'un projet de plus grande envergure, avorté. Cet essai est une contribution cruciale à l'une des rares enquêtes sérieusement documentées sur la poésie de gauche des années 1930, et peut-être l'unique étude de la relation entre ce groupe d'écrivains et le communisme. Mais la conclusion d'Homberger, que le parti porte la responsabilité de la destruction du mouvement objectiviste, est beaucoup trop partielle et jamais prouvée de façon satisfaisante.

Le livre d'Homberger s'achève avec la publication d'une lettre de Philip Rahv à Trotsky de la part des rédacteurs de *Partisan Review*, la réponse de Trotsky, et une réponse à la réponse. Tout ceci est de 1938 et, considérant la date et les interlocuteurs, l'échange exige une analyse méticuleuse - particulièrement à la lumière de tout ce qui a été écrit à propos de *Partisan Review* et du trotskysme. Mais là comme à d'autres passages fondamentaux du livre, Homberger reste inexplicablement silencieux.

Que pourrions-nous attendre de recherches ultérieures sur ce sujet attirant mais insaisissable ? Tout d'abord, bien que ces trois livres seront très utiles aux chercheurs et qu'ils doivent jouer un rôle dans la formulation des perspectives et calendriers à venir, je doute qu'aucun des auteurs poursuive sur ce sujet de façon substantielle. Les faiblesses conceptuelles que j'ai relevées dans chacun de ces livres indiquent une sorte d'épuisement - un échec à soutenir une vision du sujet au-delà de l'étroit périmètre de chaque travail particulier. Shechner et Homberger, en fait, semblent avoir déjà abandonné leurs vastes projets pour se consacrer à relier ensemble, sous une rubrique générale, quelque études autrefois fragmentées. Cooney est plus systématique mais je doute que son idée unificatrice - le cosmopolitisme - le soutienne très au-delà de l'étape qu'il a déjà franchi.

Un point plus parlant est qu'aucun des auteurs n'engage de théorie culturelle contemporaine. En ce sens, la méthodologie savante des trois livres est une image de la fin des années 60 - début des années 1970. Considérant leurs sujets, il est surprenant que les auteurs ne discutent jamais l'idéologie, l'hégémonie, la fonction sociale des intellectuels, ni même la "culture" de manière contemporaine. Encore plus saisissant pour des livres parus à la fin des années 1980, les auteurs opèrent uniquement dans un monde blanc, masculin et eurocentrique. Pour Cooney, la tradition des intellectuels de New York est du domaine masculin, à part quelques références au passage à Mary McCarthy. Pour Shechner, "*l'imagination juive américaine*" est exclusivement masculine. Pour Homberger, la tradition radicale est non seulement masculine, mais aussi blanche comme un lis.

On pourrait prédire sans risque que les quelques prochaines années seront le théâtre d'une nouvelle phase de recherche sur la Gauche intellectuelle, en général, et sur les intellectuels de New York en particulier. Ce sera dû pour partie au fait que les problèmes qui préoccupent ces auteurs continuent de se poser et n'ont pas été résolus. Mais je crois que la prochaine étape sera initiée par des chercheurs plus sensibles à la théorie culturelle contemporaine tout comme aux questions de classe, de sexe et de race.

La présence d'un autre élément peut être nécessaire si les nouveaux efforts doivent affronter de manière soutenue et pertinente le problème de l'engagement dans toute sa complexité. Des écrits d'une intensité aussi méticuleuse seront probablement produits par de jeunes femmes et hommes qui ne seront pas seulement livrés - comme le sont Cooney, Shechner et Homberger - à une compréhension franche et sans fard des illusions politiques de la gauche dans la période d'avant et d'après la deuxième guerre mondiale. De tels écrits doivent être animés par une vision qui cherche à connecter les leçons des expériences passées avec la situation politico-culturelle présente et produits par des chercheurs moins conventionnellement sceptiques que ces trois au sujet des vertus de l'engagement socialiste lui-même.